

**Revue Internationale de**

ISSN 0980-1472

**systemique**

Vol. 3, N° 2, 1989

**afcet**

**Dunod**

**AFSCET**

**Revue Internationale de**  
**systemique**

**Revue**  
**Internationale**  
**de Sytémique**

volume 03, numéro 2, pages 117 - 127, 1989

Modélisation systémique et compréhension  
ontologique du politique

Jean-Louis Vullierme

Numérisation Afscet, décembre 2015.



**Rédacteur en chef :** B. Paulré. **Rédacteur en chef adjoint :** E. Andreewsky  
**Secrétariat de Rédaction :** F. Tavernier

### Comité scientifique

J. Aracil	Université de Séville
H. Atlan	Université Hébraïque de Jérusalem
A. Bensoussan	Institut National de Recherche en Informatique et en Automatique
M. Bunge	Université Mc Gill
C. Castoriadis	École des Hautes Études en Sciences Sociales
G. Chauvet	Université d'Angers
A. Danzin	Consultant indépendant
P. Davous	EUREQUIP
J.P. Dupuy	CREA - École Polytechnique
H. Eto	Université de Tsukuba
H. von Foerster	Université d'Illinois
N.C. Hu	Université de Technologie de Shanghai
R.E. Kalman	École Polytechnique Fédérale de Zurich
G. Klir	Université d'Etat de New York à Binghamton
E. Laszlo	Institution des Nations Unies pour la Formation et la Recherche
J.-L. Le Moigne	Université Aix-Marseille III
J. Lesourne	Conservatoire National des Arts et Métiers
L. Löfgren	Université de Lund
N. Luhmann	Université de Bielefeld
M. Mesarovic	Université Case Western Reserve
E. Morin	École des Hautes Études en Sciences Sociales
E. Nicolau	École Polytechnique de Bucarest
A. Perez	Académie Tchecoslovaque des Sciences
E. W. Pioman	Université des Nations Unies
I. Prigogine	Université Libre de Bruxelles
B. Roy	Université Paris-Dauphine
H. Simon	Université Carnegie - Mellon
L. Sfez	Université Paris-Dauphine
R. Trappl	Université de Vienne
R. Thom	Institut des Hautes Études Scientifiques
F. Varela	CREA - École Polytechnique

### Comité de Rédaction

J.P. Aigoud	Université Lyon II
D. Andler	CREA - École Polytechnique ( <i>Cognition</i> )
E. Andreewsky	Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale
H. Barreau	Centre National de la Recherche Scientifique ( <i>Archives</i> )
E. Bernard-Weil	CNEMATER - Hôpital de la Pitié ( <i>Applications</i> )
B. Bouchon-Meunier	Centre National de la Recherche Scientifique ( <i>Applications</i> )
A. Dussauchoy	Université Lyon I
E. Heurgon	Régie Autonome des Transports Parisiens
M. Karsky	ELF Aquitaine - CNRS
P. Livet	CREA - École Polytechnique ( <i>Fondements et Epistémologie</i> )
P. Marchand	Aérospatiale - Université Paris I
T. Moulin	École Nationale Supérieure des Techniques Avancées ( <i>Théorie</i> )
B. Paulré	Université Paris-Dauphine
J.-F. Quilici-Pacaud	Chercheur en Technologie
A. Rénier	Laboratoire d'Architecture n° 1 de l'UPA 6
J. Richalet	ADERSA ( <i>Applications</i> )
J.C. Tabary	Université Paris V
R. Vallée	Université Paris-Nord ( <i>Théorie</i> )
J.-L. Vullierme	ÇASP - Université Paris I ( <i>Fondements et Epistémologie</i> )
B. Walliser	École Nationale des Ponts et Chaussées
Z. Wolkowski	Université Pierre et Marie Curie

### Correspondants

M. Decleris	Société Grecque de Systémique
Elohim	Institut Polytechnique National (México)
Ch. François	Association Argentinne de Théorie Générale des Systèmes et de Cybernétique
J.-P. van Gigch	Université d'Etat de Californie
A. Lopes Pereira	Université Fédérale de Rio de Janeiro (Brésil)
S. Munari	Université de Lausanne (Suisse)
M. Najim	Université de Rabat (Maroc)
J. Ramaekers	Facultés Universitaires - Notre Dame de la Paix (Belgique)
R. Rodriguez Delgado	Société Espagnole des Systèmes Généraux
G. Teubner	Institut Universitaire Européen (Italie)

## MODÉLISATION SYSTÉMIQUE ET COMPRÉHENSION ONTOLOGIQUE DU POLITIQUE <sup>1</sup>

J.-L. VULLIERME

Centre d'Analyse Comparative des Systèmes Politiques <sup>2</sup>

### Résumé :

La défaillance souvent constatée des sciences de l'homme et de la société ne provient pas uniquement de l'impossibilité d'y appliquer valablement les méthodes de réduction qui font le succès de tant d'autres sciences. Elle ne peut par conséquent être immédiatement surmontée par un recours direct à la modélisation systémique. Celle-ci n'est pleinement opératoire que dans le contexte de domaines d'objets bien définis qui, précisément, font défaut en sciences sociales où il convient avant tout d'acquiescer une compréhension ontologique du domaine. Il est par contre envisageable d'exploiter la systémique à cette fin, en vue d'entreprendre ultérieurement la modélisation des objets sociaux. On suggère que le politique peut servir de terrain d'élection à une telle tentative.

### Abstract :

System modelling and Political Ontology. The failure of social or human sciences does not proceed only from the fact that the methods of reduction which lead to success in so many other sciences are not available to them. It cannot therefore be overcome simply through direct system modelling, for system modelling does not apply but only within contexts of well-defined domains which are precisely what social sciences are mainly lacking. In their case, the most urgent task is to acquire a valid ontological understanding of the field. It is yet possible to use systemics to this end, as a primary step towards further modelling. The Political is presented here as an appropriate ground for this attempt.

1. Texte d'une communication prononcée à Paris le 17 décembre 1987 devant le Séminaire de Systémique Théorique et Appliquée de l'Afcet.
2. Université Paris I, 14 rue Cujas, 75005 Paris.

## 1 Systémique et Philosophie

Le titre de mon exposé réunit deux termes qu'on a l'habitude de maintenir séparés : celui de *modélisation* et celui d'*ontologie*. Le premier se présente comme l'apanage de la science, l'autre de la philosophie. Cette distinction est assurément pertinente, aussi bien ne s'agit-il pas de la contester, mais d'explorer plus avant les liaisons complexes entre les deux notions et les synergies possibles entre les deux approches. Or, si la systémique peut s'enorgueillir d'avoir aboli la frontière entre science et technique, elle reste en définitive assez conservatrice pour ce qui concerne les rapports entre cet ensemble techno-scientifique d'un côté et la philosophie de l'autre.

Les deux formes de philosophie qu'elle admet sans leur réclamer de lettres de créance, sont l'épistémologie et cet hybride appelé « philosophie des systèmes »<sup>[1]</sup>, qui est une manière de renouvellement de ce qu'on nommait jadis l'« histoire naturelle », conduite en l'occurrence du « Big Bang » aux « Systèmes sociaux », et combinée à l'énonciation des principes auxquels la modélisation systémique est censée obéir. Mais elle se tient à distance du noyau nécessaire de toute philosophie : la métaphysique et l'ontologie. Parmi les rares philosophes qui ont travaillé dans le champ systémique, M. Bunge<sup>[2]</sup> est l'un des seuls, avec A.J. Bahm<sup>[3]</sup>, à avoir placé son œuvre sous la rubrique de l'ontologie. Encore ne saurait-elle vraiment être qualifiée elle-même de systémique : elle en exploite plutôt les résultats et la prend pour objet.

S'il fallait rechercher le motif psychologique de ce manque d'intérêt, c'est sans doute d'abord dans la triste réputation dont le positivisme a affublé la métaphysique, et dans le pragmatisme spontané des systémiciens qu'on le trouverait. Autant l'épistémologie et l'histoire naturelle peuvent aisément passer pour utiles à la science, en tant qu'instruments de sa régulation ou de son heuristique, autant métaphysique et ontologie semblent vouées à demeurer stériles ; elles qui sont de surcroît radicalement impropres à rapprocher de ce que beaucoup tiennent encore pour la norme supérieure du savoir scientifique, c'est-à-dire la formalisation.

Pourtant, la systémique propose de nouveaux outils en vue de la modélisation d'objets appartenant à des domaines différents, ou la modélisation d'objets généraux, auxquels il est en principe possible de rapporter des référents issus de plusieurs domaines. Or, ce seul titre suffirait à empêcher l'indifférence de la systémique envers le questionnement métaphysique, d'être réciproque. La systémique concerne, en effet, par là-

même un aspect très important de celui-ci : l'*ontologie régionale*, qui porte sur la répartition de l'être en ordres de réalité distincts et, notamment, sur la division de la nature en domaines d'objets séparés.

Si donc la systémique peut ainsi s'abstenir de se préoccuper de ce qui constitue le cadre essentiel de sa propre activité, on pourrait supposer, au-delà des simples motivations psychologiques, que c'est parce qu'elle s'inscrit tout entière à l'intérieur des limites d'une ontologie régionale déterminée, qui lui fournit si fortement ses références et ses repères, qu'elle ne fait pas même question à ses yeux. Dans cette hypothèse, autrement dit, la systémique aurait beau donner le sentiment de bouleverser l'ontologie dominante, en s'employant à modifier la carte des disciplines, elle le ferait d'une manière qui n'affecterait pas réellement le fond de cette ontologie. C'est une chose que de surajouter un domaine trans-régional aux domaines traditionnels, comme le fait la systémique. C'est une tout autre chose que de s'interroger sur le sens et la portée de la répartition traditionnelle des domaines, comme telle.

## 2 Durs Objets des Sciences Molles

Le poids des *sciences dures* dans l'héritage systémique joue certainement un rôle prépondérant dans cette affaire, puisque ces sciences, justement, s'appliquent toutes à des domaines qui se donnent pour bien définis. Il reste, certes beaucoup à faire en matière de modélisation d'objets physiques par exemple, mais ce qui constitue la nature même de l'objet physique n'est de toute évidence pas ce qui fait le plus immédiatement question. Et quand une telle question commence à sourdre, ce qui arrive parfois aux frontières de la modélisation, la recherche physique se mue aussitôt en interrogation métaphysique.

Or c'est ici que se manifeste une différence profonde avec le comportement des sciences molles en général, et plus particulièrement avec la plus molle des sciences molles, à savoir la science politique.

Von Foerster formule ainsi ce qu'il appelle non sans humour son « Second Théorème » :

« Les sciences dures ont du succès parce qu'elles traitent de problèmes mous ; les sciences molles peinent parce qu'elles traitent les problèmes durs. »

De ce « théorème », il donne la « démonstration » suivante :

« Si un problème est trop complexe pour être compris, il est découpé en petits morceaux. S'ils sont toujours à leur tour trop complexes, ils sont

découpés en morceaux encore plus petits, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils soient si petits qu'au moins l'un d'entre eux puisse être compris. La merveilleuse caractéristique de ce processus, la méthode de réduction, le «réductionnisme», est qu'elle conduit inévitablement au succès. Malheureusement, les sciences molles ne bénéficient pas de conditions aussi favorables. Prenons par exemple le sociologue, le psychologue, l'anthropologue, le linguiste, etc. S'ils voulaient réduire la complexité du système qui les intéresse, la société, la psyché, la culture, le langage, etc., en le découpant en petits morceaux afin de poursuivre l'investigation, ils ne pourraient bientôt plus prétendre traiter le système qu'ils avaient initialement choisi. Ceci, parce que ces savants ont affaire à des systèmes essentiellement non-linéaires dont les traits saillants sont représentés par les *interactions* entre ce que l'on pourrait appeler leur «parties» et dont les propriétés isolées ajoutent, dans le meilleur des cas, très peu à la compréhension de ces systèmes quand ils sont pris chacun comme un tout.»

Von Foerster poursuit :

«En conséquence, s'il désire rester sur son terrain d'élection, le savant qui travaille en sciences molles est confronté à un problème terrifiant : il ne peut pas se permettre de perdre de vue la pleine complexité de son système, alors qu'il devient d'autre part toujours plus urgent que ses problèmes parviennent à une solution. Ce n'est pas seulement pour lui faire plaisir. Il est désormais tout à fait clair que ses problèmes à lui nous concernent tous. La «corruption de la société», les «troubles psychiques», le «nivellement culturel», «le blocage de la communication», et l'ensemble de ces «crises» contemporaines sont nos problèmes autant que les siens. Comment pouvons-nous contribuer à leur solution ? Ma suggestion est que nous appliquions les *compétences* acquises en sciences dures – et pas la méthode de réduction – à la résolution des problèmes durs des sciences molles. Je m'empresse d'ajouter que cette suggestion n'est pas du tout nouvelle. En fait, j'avance que c'est précisément la *Cybernétique* qui constitue l'interface entre la compétence dure et les problèmes durs des sciences molles.»

Autant je crois possible de souscrire à peu près sans réserve au diagnostic, autant le traitement proposé par von Foerster me paraît précipité, volontariste et, pour tout dire, légèrement imprudent.

Il est certain que l'exploitation des méthodes analytiques et réductionnistes est extrêmement peu rentable dans le cas des «problèmes durs des sciences molles», puisqu'en effet seuls quelques objets locaux peuvent y être soumis, – objets qui n'ont a priori aucune raison d'être les plus significatifs, et qui ne permettent nullement d'embrasser le domaine. Il est également vrai que les outils cybernétiques en particulier et systémiques en général sont beaucoup mieux adaptés, dans la mesure où ils peuvent permettre de contourner l'obstacle créé par la non-agrégation des phénomènes et la non-linéarité des données, sans pour autant se dissoudre en méthodes molles. Mais ils sont par eux-mêmes insuffisants, et à double tranchant.

La source de cette situation gît à mon avis dans la relative indépendance entre méthodes de modélisation et compréhension ontologique du domaine. Naguère, c'est-à-dire au début de l'Age moderne, les notions de compréhension et de modélisation n'étaient pas distinguées. Pour les cartésiens, la compréhension s'obtenait par l'application immédiate d'une méthode universelle à la chose en soi ; elle surgissait comme une illumination à l'issue d'un processus mécanique. Nous savons aujourd'hui qu'il en va différemment : il n'existe aucune méthode déterminée qui soit universelle ni dans son champ d'application, ni dans le temps. Il n'y a que des modèles plus ou moins généraux et plus ou moins durables. Mais nous continuons cependant de corréler compréhension et modélisation, comme si la compréhension temporaire et limitée que nous obtenons venait toujours *après* la modélisation, et comme sa récompense. Or, cette unité de la compréhension et de la modélisation, qu'on appelle un *paradigme*, est beaucoup plus complexe et troublante qu'il n'y paraît. En vérité, loin de précéder la modélisation, c'est à bien des égards la compréhension qui rend celle-ci possible. Elle désigne, comme l'Anglais «understanding», ce qui est «sous-jacent», plutôt que ce qui «embrasse» d'un seul tenant une fois que la science a été mise en œuvre. En ce sens, c'est à l'inverse la modélisation qui se place au terme du processus de connaissance, conditionnée qu'elle est par la compréhension qui structure ontologiquement son domaine, et qu'elle vient ensuite expliciter et déterminer. Bien entendu, la modélisation fait retour sur la compréhension, et la rend évolutive, mais sans jamais devenir sa source unique. La compréhension prend ses racines dans quelque chose de beaucoup plus fondamental, que nous ne savons pas vraiment définir, mais à laquelle Husserl a du moins donné un nom, celui de «pré-compréhension du monde de la vie».

Même les paradigmes physiques les plus éloignés de l'intuition, ceux qui ont transité par la modélisation la plus intense, se rattachent en dernière instance au découpage ontologique du «monde de la vie». Le comportement étrange de certains objets ne les empêche pas d'avoir la propriété de réagir avec une régularité statistique aux instruments matériels d'observation, et d'appartenir ainsi pleinement à ce qui est irrésistiblement vécu comme le domaine de la nature physique. Quant à la systémique, si elle ressemble à un paradigme, c'est justement qu'il existe en elle quelque chose d'éminemment naturel et intuitif, qui la prédispose à être une interface entre la variété des modèles régionaux et l'unité de notre pré-compréhension du monde.

Or le suprême paradoxe est qu'il n'en va plus tout à fait de même des sciences molles. Celles-ci sont devenues victimes de leur course éperdue

derrière le paradigme physicaliste moderne. Ici, la modélisation, obstinément importée de domaines étrangers, a brouillé la compréhension, et au lieu de rapprocher d'une élucidation du domaine propre en a sans cesse éloigné la perspective.

La modélisation physicaliste des objets relevant du domaine des sciences de l'homme et de la société, loin d'être impossible, se pratique tous les jours, avec l'inéluctable succès dont parlait von Fœrster. Qu'elle soit tragiquement insatisfaisante ne vient pas uniquement de ce que les objets en question ne se laissent que malaisément appréhender comme des tous, mais surtout du fait qu'ils sont le plus souvent ou bien insignifiants ou bien dépourvus de ce qu'on appelle pudiquement une «interprétation sémantique valable», et qu'il conviendrait mieux d'appeler un «contact minimal avec la réalité». Nous pouvons parfaitement établir une «corrélacion valide» entre les résultats aux élections cantonales dans la région Languedoc-Roussillon et les données macro-économiques de l'INSEE, mais il est beaucoup moins sûr que nous puissions en tirer la moindre indication concernant l'articulation entre le politique et l'économique. Nous savons pour ainsi dire a priori que l'analyse lexicale des discours électoraux aboutira à des «patterns» spécifiques, mais il y a aussi de grandes chances pour que nous ne soyons pas mieux fixés a posteriori. Quant aux objets sans «sémantique», il arrive aux économistes d'en dresser eux-mêmes la liste [4]...

C'est en l'occurrence la modélisation qui finit par imposer le choix des objets, indépendamment des exigences de la compréhension du domaine. Autrement dit, la carence de la modélisation en sciences molles provient essentiellement d'une défaillance au point de vue de l'ontologie régionale.

La conséquence en est qu'une «bonne» modélisation, menée avec les méthodes systémiques, non avec celles de la réduction analytique, n'est pas non plus à l'abri d'un échec fondamental. Pour pouvoir restituer aux systèmes considérés leur «pleine complexité», encore faut-il se demander en premier lieu à quels systèmes nous avons affaire. Von Fœrster a l'air de supposer que le «système économique», le «système culturel», le «système psychique», ou le «système politique» sont donnés là, et qu'il suffit de leur appliquer d'autres méthodes de modélisation que celles du «découpage en parties». Mais il n'en est rien. Il y a beau temps que la théorie économique a renoncé à définir le domaine de l'économique : la définition «matérialiste» en termes de travail est restrictive et intenable, la définition «formaliste» en termes d'allocation rationnelle des moyens est si large qu'elle englobe la totalité des phénomènes anthro-sociaux. Au bout du compte, c'est un procédé technique sans fondement théorique qui finit par

servir de référence intuitive : le domaine économique est ce qui est reconnu par la comptabilité publique. En toute rigueur, il faut même cesser de parler de «domaines» ; il n'y a ici que des «champs» : le champ économique est une extrapolation à partir d'un objet analytiquement découpé, l'«agent économique», au sein d'un domaine lui-même sans définition.

### 3 La Crise des Sciences Dans le Politique

Ce problème se pose pour l'ensemble des sciences sociales, mais avec une acuité supérieure pour la plus ancienne d'entre elles, qui est aussi la première à avoir fait appel à la systémique, la science politique.

La situation y est si grave que bien des politistes aujourd'hui refusent purement et simplement d'assumer son passé : pressés qu'ils sont de rattraper un retard – qu'ils estiment contingent – avec les sciences dures, ils renoncent à regarder en arrière, au double sens où ils ne s'intéressent pratiquement plus aux phénomènes politiques anciens, et où ils rejettent la science politique traditionnelle dans sa totalité, présentant fièrement à l'inverse leur discipline comme «la plus jeune des grandes sciences sociales» [5].

La science politique baptisée par Aristote, contemporaine et même antérieure à l'Ancienne physique, et qui avait joui le plus longtemps de la plus haute dignité, est discréditée à la fois par son caractère philosophique, et par le caractère prétendument embryonnaire des phénomènes qu'elle avait à traiter. A la place, on découpe dans les phénomènes du jour une myriade d'objets microscopiques, auxquels on s'efforce d'appliquer, sans exception, toutes les méthodes ayant eu quelque succès dans un secteur quelconque de la science. Parmi elles, la systémique, ou plus exactement une cybernétique de première génération. A cette tentative, qui date de la fin des années 1950, sont principalement associés les noms de K. Deutsch et de D. Easton.

L'échec avéré de cette «théorie des systèmes politiques» est imputable à cela même qu'elle avait précisément pour but de combattre, c'est-à-dire la désintégration du domaine.

L'ancienne science politique avait constamment porté, pendant plus de 24 siècles, sur un domaine consistant : l'unité sociale autonome, désignée selon les cas comme «république» ou «cité». Il s'agissait d'en décrire la morphologie, d'en comprendre l'émergence et d'en justifier le fonctionnement. Cette unité faisait alors pleinement «système», dans toutes les

accepions de la notion. Du reste, le terme grec de *sustema*, est d'usage fréquent dans le vocabulaire de la théorie politique classique, et a été très tôt transposé en latin, en anglais, puis en français.

La forme de modélisation était triple : philosophique, juridique et historique ; mais elle avait toujours pour but de préserver l'unité phénoménologique d'un vécu. Quoiqu'on fasse, en effet, malgré les guerres, les séditions, les migrations, les schismes, les conquêtes, etc., les groupes humains ne se désagrègent jamais jusqu'à une complète anarchie, et ne s'agrègent jamais non plus jusqu'à former une unique république placée sous le regard divin. La réalité première est à la fois l'organisation politique des sociétés et la division du monde en unités politiques autonomes. Chacune d'elle est une unité complexe, composée de familles, de villages, etc., qu'elle ne dissout pas en s'intégrant, mais auxquels elle fournit au contraire les conditions de leur reproduction, et d'un espace communautaire qui ne se confond jamais avec la totalité de ces groupements locaux, tout en en émergeant nécessairement.

Tel était le domaine d'objets de l'ancienne science politique, qu'elle adoptât des modalités plutôt historiques, plutôt philosophiques ou plutôt juridiques. Sa désintégration s'est produite à partir de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, lorsqu'on s'avisait d'employer les méthodes qui, comme dit von Fœrster, « conduisent inéluctablement au succès ». Le problème dur de l'autonomie politique du social fut rapidement converti en un magma de problèmes mous, abordés séparément, avec le vain espoir qu'un tableau ordonné, c'est-à-dire une compréhension renouvelée, finirait par sortir du chaos qu'on avait introduit.

La science politique en tant que telle disparut presque entièrement, pour faire place aux sciences politiques, ou plus exactement aux sciences dans le politique, qui se mirent à proliférer en s'attachant chacune à une spécialité circonscrite. Le politique, qui était chez Aristote, Hobbes et encore Hegel, l'organisation *architectonique* de l'autonomie des sociétés, fut d'abord réduit au domaine de l'Etat, c'est-à-dire du mécanisme de commande produit par le système, puis du pouvoir, quand on découvrit que l'Etat, au lieu de représenter l'essentiel du politique, n'était lui-même qu'un élément partiel au sein d'une totalité diffuse.

La sociologie politique qui rassemble les gros bataillons des sciences dans le politique, renvoie à la « sociologie générale » le soin de traiter le domaine d'objets de l'ancienne science politique, devenu désormais « société globale » ou « système sociétal », par opposition aux systèmes locaux contenus en lui. Le « système politique » est ainsi conçu comme un

« sous-système » à l'intérieur du « système social » ou « société globale », à côté d'autres « sous-systèmes », comme le « système économique », le « système culturel », le « système juridique », etc. La « théorie des systèmes », dans sa version Easton-Deutsch, permet ainsi de concevoir le « sous-système politique » comme un servo-mécanisme de régulation du « système social » ; ou, dans sa version « fonctionnaliste » de type Parsons, comme un élément particulier de la différenciation fonctionnelle du social (dont l'unité est supposée maintenue par le « système culturel » situé dans son environnement) ; ou encore, dans sa version la plus récente, celle de l'« autopoïèse sociale » de type Luhmann-Heijl-Teubner, comme une unité parfaitement close sur elle-même, en « coévolution » avec les autres sous-systèmes également clos, précédemment mentionnés.

La difficulté à laquelle se heurtent ces constructions est simplement que la « sociologie générale » qui est censée assurer la cohérence de l'ensemble, n'existe pas, ou plutôt ne remplit pas et ne peut pas remplir la tâche qui lui est assignée. Au lieu de rendre compte de l'unité sociétale, elle la présuppose, en la pensant comme « territoire » ou comme « culture ». Mais qu'est-ce qui fait d'un « territoire » un « territoire », et d'une « culture » une « société », sinon justement le pseudo-« sous-système » politique dont on affirme malheureusement qu'il n'émerge qu'à l'issue d'un processus de différenciation fonctionnelle ? Et qu'est-ce donc qui se différencie, sinon l'unité qui a d'emblée acquis son autonomie du fait de sa morphogenèse politique ?

Or si une modélisation systémique peut valablement trouver à s'appliquer, c'est à la restauration de la compréhension ontologique de cette complexité.

#### 4 La Systémique comme Opérateur Ontologique

Je voudrais suggérer que ceci peut se faire de deux manières et à deux niveaux complémentaires : en utilisant les catégories systémiques pour réaccéder à la compréhension classique de l'unité politique ; et en les utilisant pour approfondir cette compréhension sous la forme d'une modélisation systémique du domaine ainsi compris.

Il se trouve, en effet, que la systémique n'est pas un instrument scientifique et technique neutre au point de vue de l'ontologie. Ici sa forme de modélisation contribue largement à déterminer le contenu de la compréhension du monde avec laquelle elle peut s'articuler. De même que

chaque genre littéraire et chaque art particulier véhicule une compréhension émotionnelle du monde distincte de chacun des autres, de même la systémique véhicule une «conception du monde» qui lui est propre. La compréhension du monde de la tragédie n'est pas celle du roman, et elles ne sont ni l'une ni l'autre celle de la poésie. Ce n'est pas le même sentiment qui peut s'exprimer indifféremment de l'une ou l'autre manière, au gré du goût et des talents de chaque auteur. Ce sont des mondes différemment qui se créent ainsi ; et c'est du reste la raison pour laquelle les genres esthétiques sont toujours datés : leur production ne saurait survivre à l'époque qui les a fait naître, et seule la «consommation» peut être éventuellement universelle.

La systémique, quant à elle, est un des genres de la pensée. Ou, plus exactement, un genre dédoublé, comprenant successivement deux modes opposés de voir les choses. En tant que cybernétique (de première génération), l'univers qu'elle décrit est celui de la *commande* : les systèmes sont hiérarchisés les uns par rapport aux autres et se communiquent «instructions» et «réponses» par le canal de leurs entrées-sorties. En tant que théorie des systèmes auto-organisés, son univers est au contraire celui de l'*autonomie* : même l'existence d'une commande apparaît comme un cas particulier de l'auto-organisation. Or, il est frappant de constater combien cette dualité correspond, mais exactement inversée, à celle qui scande l'histoire de la pensée politique et sociale. Le politique moderne est conçu comme une commande de régulation de la société, mise en place par le législateur, ingénieur social. Il était auparavant conçu comme un organisme naturel à l'intérieur duquel des hiérarchies fonctionnelles peuvent bien sûr apparaître, mais sont incapables de le constituer.

En sorte que les développements les plus récents de la systémique nous permettent d'accéder à une ontologie politique très ancienne, dont nous avons oublié le sens, et qui nous semblait même sous certains aspects légèrement ridicule. L'idée que la cité est «naturelle» était devenue inintelligible, puisque le social est pour nous, par définition, le produit des agents sociaux et puisque son existence nous semble de ce fait artificielle. Il aura fallu que nous réapprenions à distinguer le système des éléments qui le composent, pour saisir la profondeur de l'ancienne conception : la cité émerge de ses agents, mais elle n'est ni leur somme ni leur produit, elle est au contraire ce qui les conditionne.

Avant même par conséquent de pouvoir imposer sa forme de modélisation au domaine, la systémique joue le rôle inattendu d'opérateur ontologique permettant d'accéder à sa compréhension. Sa supériorité à cet

égard est de parvenir à rendre compte conjointement des deux principales conceptions et de les articuler entre elles. Elle est spécialement propice à l'interprétation du passage à la modernité politique, dans lequel se nouent les principaux problèmes théoriques auxquels nous sommes aujourd'hui encore confrontés. Ainsi, la thèse devenue «évidente» d'après laquelle la souveraineté législative est le fondement de l'organisation politique, se heurte à cette nécessité systémique que la communauté soit déjà présente, auto-assemblée, et déjà partiellement auto-organisée, pour qu'une commande de régulation puisse y prendre place.

Une fois ce premier travail effectué, la systémique est encore disponible pour la description du système reconstitué. Elle seule est en mesure de surmonter la division positiviste du social en «sous-systèmes» séparés (l'économique, le juridique, le politique, etc.). Elle le fait, en prenant au sérieux l'interaction cognitive qui structure toutes les morphologies sociales. Au lieu de poser le social comme un objet extérieur pour la modélisation, elle fait auto-référentiellement de la modélisation le principe général des morphogénèses sociales. Elle montre que chacun des éléments du système, les agents, est lui-même un système de traitement de l'information, qui ne peut exécuter ce rôle que dans l'interaction qui l'unit aux autres agents ; et que ce sont pourtant les déterminations de ce traitement qui fournissent au système les traits singuliers de sa configuration (y compris ses divisions éventuelles en «sous-système» séparés).

#### Notes et références

- [1]. Cf. en particulier E. Laszlo, «Introduction to System Philosophy», New York, 1972.
- [2]. Cf. «A World of Systems», Dordrecht-Boston-Londres, 1979, qui correspond au volume «Ontology II» de son «Treatise on Basic Philosophy».
- [3]. Cf. par exemple «Five Types of Systems Philosophy», J. Gen. Syst., 6, 1983.
- [4]. Cf. par exemple C. Schmidt, «La sémantique économique en question», Calmann-Levy, Paris, 1985.
- [5]. Ph. Braud, «La Science Politique», P.U.F., Paris, 1982.